

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

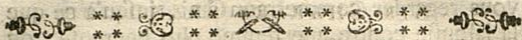
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XVI. Suite.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2134**



## LETTRE XVI.

Suite.

**V**ous pouvez deviner comment Milord répondit à cette généreuse confiance. Ils convinrent d'une correspondance secrète... Ah Lady L. cela étoit-il tout-à-fait bien, quoique l'événement ait été heureux ? Ces mystères n'emportent-ils pas toujours quelque chose de mauvais ? Ne deviez-vous pas faire votre devoir, que votre Père fit le sien ou non. N'étiez-vous pas appelée, pour ainsi dire, à l'épreuve du vôtre ? Et la vertu ne doit-elle pas passer par des épreuves ? Ne savez-vous pas qui est celui qui a dit : „ Quel-  
 „ le gloire y a-t-il, si vous êtes maltraités à  
 „ cause de vos fautes, que vous le souffrirez  
 „ patiemment ? Mais si faisant bien, vous souffrez,  
 „ & que vous le supportiez avec patience,  
 „ cela est agréable à Dieu...” Mais, Lady L. vous avez perdu votre excellente Mère de fort bonne heure.

Cette vertueuse fille ne voulut cependant jamais consentir à un mariage secret ; & Milord prit congé d'elle. Leur séparation fut extrêmement tendre ; & l'aimable & douce Caroline, vaincuë par les protestations que Milord lui fit de l'aimer éternellement plus que toutes les femmes du monde, l'assura volontairement qu'elle ne recevrait jamais aucune proposition tant qu'il seroit vivant & garçon.

Sir

Sir Thomas avoit paru si mécontent de la franchise des derniers discours de Milord L., que celui-ci ne souhaita pas d'avoir encore une audience de lui. Cependant ne voulant pas augmenter son aliénation, il prit congé par une Lettre fort polie du Baronet irrité, à qui on la remit un moment avant l'ordre qu'il envoya à Miss Caroline de venir au dîner dont elle avoit prié d'être dispensée.

N'avez-vous pas compassion, Lucy, de la jeune Dame dans cette situation, Milord venant de prendre congé d'elle, & de partir pour Londres?

Miss Charlotte dit à sa sœur, que si elle eût été à sa place, elle auroit eu bien de la peine à laisser partir Lord L. seul.... Ne fût-ce que pour éviter la présence de son Père, qui paroisoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit un esprit si satyrique, & des idées si bizarres de l'amour.

J'étois fort curieuse de savoir ce qui se passa à ce dîner.

Je crois, dit Miss Grandison, qu'il est mieux que ce soit moi qui satisfasse la curiosité de Miss Byron, comme j'étois spectatrice, & que mon Père seulement & ma sœur étoient les acteurs...

Les *acteurs*! répéta Lady L.... Ce fut une cruelle scène. Et je crois, Miss Byron, qu'après l'avoir entenduë, vous ne ferez pas étonnée que j'aimasse beaucoup plus Milord comme un homme de bon sens, que comme un homme d'esprit.

Miss Grandison commença.

J'allai porter l'ordre absolu de mon Père.

O ma chère Mère! s'écria Caroline, voyant qu'il falloit aller; que j'aurois besoin de votre médiation dans cette nouvelle occasion! Mais, Charlotte, je ne puis ni marcher, ni me tenir debout.

Eh bien, ma chère, il faut donc vous appuyer sur moi, & vous trainer comme vous pourrez: on dit que l'amour se traine quand il ne peut pas marcher.

Méchante fille! dit Lady L., je me souviens qu'elle me dit cela.

Je le dis pour vous faire sourire, si je le pouvois, & pour vous donner du courage. Vous savez que cependant je fondois en larmes pour vous.

Vous pensiez à ce qui pouvoit vous arriver, Charlotte.

Cela est vrai: Je crois que nous ne sentons jamais proprement pour les autres, ce qui ne nous touche point nous-mêmes.

Un cœur compatissant, dis-je, est un précieux avantage, quoiqu'il nous coute bien des peines. Cependant la vie ne seroit pas supportable, si nous sentions tout-à-fait aussi vivement les maux des autres que les nôtres. Que ma Charlotte étoit heureuse de pouvoir sourire, dans l'attente de la leçon redoutée d'un Père, & qui devoit les regarder toutes deux!

Grand merci de la reflexion, Harriet, vous ne le porterez pas loin; mais je continuë.

Caroline suivit mon conseil, elle s'appuya sur moi, & à force de se trainer, elle parvint enfin en bas. Un nouveau ruisseau de larmes coula de ses yeux, quand elle approcha de la porte de

la chambre à manger. Son tremblement augmenta ; & elle s'assit en passant. Je ne puis aller plus loin , dit-elle.

Au même instant une voix, que nous voyions bien qui vouloit être obéie, allarma nos oreilles.... Où êtes-vous, Caroline, Charlotte? Petites filles, où êtes-vous. La femme de charge l'entendit, & courut à nous; mes Demoiselles, mes Demoiselles, votre Papa appelle! Et nous malgré la foiblesse de l'une, & la repugnance de l'autre, nous retrouvâmes nos jambes, & après encore une douzaine de trainées nous nous trouvâmes à la porte, & à la vuë de mon Père, ma sœur se soutenant sur mon bras.

Que Diable est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que cette démarche de tragédie? Quels pas mesurés!... Dans quelques occasions, les femmes sont naturellement actrices. Mais allons, Caroline, la pièce est finie, & vous vous méprenez de rôle.

Mon cher Monsieur! dit-elle, en levant les mains en haut... Je pleurois pour elle; & si vous voulez, Miss Byron, pour moi, par anticipation.

Vous avez le prologue, Caroline. Charlotte est sûrement prête pour l'épilogue.... Mais allons, allons, il est tems de finir cette farce.... Prenez vos places, enfans, & ne faites pas les folles. Le bon avis, pensai-je, dit Miss Charlotte, quand vous nous rendez folles toutes deux!

Cependant les domestiques apportant le dîner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos larmes, nous clignâmes les yeux, nous primes nos



couteaux & nos fourchettes, nous les reposâmes, & nous les reprîmes quand notre Père nous regardoit. Nous pinochions, nous buvions; mais nous nous servions plus des coudes que des dents. Pour ma pauvre sœur Caroline, l'amour la ferroit à la gorge. Elle essayoit d'avaler, comme quelqu'un qui a une esquinancie, avec une grimace, & un effort du col, qui montroient la difficulté qu'elle avoit à faire passer des morceaux qui n'auroient pas été trop gros pour une allouëtte. Et ce qui la rendoit plus maladroite, & moi aussi sûrement, c'étoit une paire d'yeux les plus perçans qu'on ait jamais vu dans la tête d'un homme, & cet homme étoit un Père: les pauvres filles n'ayant ni Mère ni Tante pour soutenir leur courage: ces yeux fixoient tantôt l'une tantôt l'autre, & de tems en tems un sourcil froncé augmentoit notre maladresse. Nous craignons cependant encore plus la fin du dîner, & la retraite des domestiques.

Les domestiques aimoient leurs jeunes maîtresses. Ils avoient un air fort triste, & parurent bien aises d'être congédiés.

Alors Caroline se levant fit sa révérence d'un air assez maladroit, comme une fille de l'école, ayant ses deux mains devant elle.

Mon Père lui laissa faire ses civilités, & aller jusqu'à la porte: je me levois pour l'accompagner, mais il la rapella, à dessein, j'osé le dire, de jouir de son embarras, & de la punir.

Qui vous ordonne de vous en aller? Où allez-vous, Caroline? Revenez, Charlotte... Mais, c'est toujours comme cela. La compagnie d'un Père est méprisée, quand une petite  
fille

file a un Amant en tête. Bel encouragement à un Père pour favoriser une passion, qui ne lui donneroît que la seconde ou troisième place dans le cœur de ses enfans, après avoir eu la première! Mais je devrai peut-être me trouver bien heureux, si mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi.... Revenez quand on vous l'ordonne.

Nous nous traînâmes pour revenir d'un air encore plus gauche qu'en quittant la table.

Asseyez-vous . . . . Nous avions les mains croisées, & l'air de deux franches imbecilles.

Asseyez-vous quand je vous l'ordonne. Vous êtes furieusement humbles. J'ai à vous parler.

Les deux pauvres sottes s'affirent, sur le bord de leur chaise, le visage & le col de côté.

Miss Grandison nous rendit alors ce dialogue, marquant plaisamment les acteurs, en prenant une voix humble pour sa sœur, une un peu moins douce pour elle-même, & une impérieuse pour sir Thomas. Je mettrai les noms à la marge.

*Sir Thomas.* Quelle sorte de congé Lord L. a-t-il pris de vous, Caroline? Il m'a envoyé une Lettre: vous en a-t-il envoyé une. J'espère qu'il n'a pas pris congé en personne de la fille; ne l'aïant pas pris du Père.

*Charlotte.* Il pensoit que vous étiez fâché contre lui, Monsieur, lui dis-je. (La réponse de la pauvre Caroline n'étoit pas prête.)

*Sir Th.* Et il supposoit que votre sœur ne l'étoit pas. Fort bien. Quel congé a-t-il pris de vous, petite fille! grande fille! comment vous appellerai-je?

*Charlotte.* Monsieur, Lord L., j'ose dire, n'avoit pas intention de manquer au respect...

J'aurois aussi bien fait de me taire, Harriet.

*Sir Tb.* Je n'ai pas besoin de vos préfaces, petite fille, ... ne me dites pas ce que vous osez dire. Je parle à votre sœur... Allons, tenez-vous droites. Point de ces visages de côté, & de ces cols tordus. Un peu plus d'innocence dans vos cœurs, & vous aurez moins de honte dans vos contenance. Je vois la ligue que vous avez formée entre vous deux: agréable perspective pour moi! Mais, répondez moi, *Caroline*, aimez-vous Lord L.? Lui avez-vous donné quelque esperance d'être à lui, quand vous pourrez faire changer de sentiment à un Père revêché, ou, ce qui est encore mieux, quand il fera pour toujours hors de votre chemin? Tous les Pères sont méchans, dénaturés, quand ils ne pensent pas sur les galans de leurs filles comme ces folles! Répondez moi, *Caroline*.

*Caroline.* (pleurant à ce discours sévère) Que puis-je vous dire, Monsieur, pour ne vous pas déplaire?

*Sir Tb.* Quoi! Eh que vous êtes toute obéissance pour votre Père. Ne pouvez-vous pas dire cela? Surement vous pouvez dire cela.

*Car.* J'espère, Monsieur...

*Sir Tb.* Et j'espère aussi. Mais il vous conviendrait d'être certaine. Ne pouvez-vous pas répondre pour votre propre cœur?

*Car.* Je crois, Monsieur, que vous ne regardez pas Lord L. comme un malhonnête homme.

*Sir Tb.* Un homme n'en vaut pas mieux, par



ce qu'il engage ma fille à s'oublier elle-même, & à se conduire comme une folle envers son Père.

*Car.* Je puis me conduire comme une folle, Monsieur, mais non pas manquer à l'obéissance que je vous dois. Vous m'effrayez, Monsieur. Je suis incapable de lever la tête devant vous, quand vous êtes fâché contre moi.

*Sir Tb.* Dites moi que vous avez rompu avec Lord L., comme je vous l'ai commandé. Dites moi que vous ne le verrez plus si vous pouvez l'éviter. Dites moi que vous ne lui écrirez point...

*Car.* Pardonnez moi, Monsieur, si j'ose vous dire que la conduite de Lord L. envers moi a toujours été également respectueuse; il respecte mon Père aussi: comment puis-je le traiter avec mépris?...

*Sir Tb.* Bon! Je vous aurai tout à l'heure; continuez, petite fille... Et vous, Charlotte, écoutez bien la leçon que vous donne votre sœur aînée.

*Charl.* En vérité, Monsieur, je puis répondre de la bonté du cœur de ma sœur, & de sa soumission pour vous.

*Sir Tb.* Fort bien dit! A présent, Caroline, parlez pour le cœur de votre sœur, un service en mérite un autre. Mais dites tout ce qu'il vous plaira l'une pour l'autre; c'est par moi-même que je jugerai du cœur de l'une & de l'autre, & vos actions seront les témoins que j'écouterai. Savez-vous, Caroline, si Charlotte a quelque Amant pour vous tranquilliser sur le vôtre.

*Car.* J'ose dire, Monsieur, que ma sœur Charlotte ne voudroit pas vous desobliger.

*Sir Tb.* J'espère, Caroline, que vous pouvez vous avancer jusques-là pour votre sœur Charlotte.

*Car.* J'espère que je le puis, Monsieur.

*Sir Tb.* Vous savez donc ma volonté.

*Car.* Je présume, Monsieur, que votre bon plaisir est que je reste toujours fille.

*Sir Tb.* Oui da! Mais pourquoi, je vous prie, Mademoiselle présume-t-elle ainsi? Parlez.

*Car.* Parce que je crois, Monsieur, pardonnez moi si je le dis, que le caractère, & la qualité de Milord L. sont tels qu'on ne peut attendre des propositions plus avantageuses. . . . Je vous prie, Monsieur, pardonnez moi. Elle tendit alors ses mains en humble suppliante comme cela.

Fort bien, Caroline! pensai-je, dit Miss Grandison, courage ma chère! . . . . Que diantre. . . .

*Sir Tb.* Sa *qualité!* . . . Babiloles! . . . . Qu'est-ce que c'est qu'un pair d'Ecosse? Est-ce que votre cœur imbecille court après une couronne de Comte? Faut-il que vous soyiez Comtesse, faut-il? . . . Mais je vous dirai, que si vous avez une véritable estime pour Lord L. il ne seroit pas prudent de souhaiter qu'il vous épouse, chargé comme il est de la fortune de ses sœurs.

*Car.* Pour le titre, Monsieur, il est très-peu de chose pour moi, sans la bonté du caractère. . . . Pour la prudence, Milord L. ne peut rien voir en moi qui puisse nuire à sa prudence.

Bien répondu, Caroline, pensai-je encore, dit

dit

dit Miss Grandison. Après avoir fait un choix si louable, il ne faut pas tout laisser sur le compte du pauvre amoureux.

*Sir Tb.* Ainsi je vois que la difficulté n'est pas de votre côté. Vous n'avez point d'objection contre Lord L., s'il n'en a point contre vous. Vous voilà donc une pauvre fille bien humiliée, & bien mortifiée. Il faut en effet qu'une femme soit bien amoureuse, pour penser que son Amant vaut mieux qu'elle, ayant d'ailleurs bonne opinion d'elle-même.

Qu'est-ce que sir Thomas avoit affaire de dire cela, Lucy?

*Sir Tb.* Apprenez moi, quelles esperances vous avez données à Lord L.... ou plutôt, peut-être, quelles esperances il vous a données? Pourquoi vous taisez-vous? Répondez moi.

*Car.* J'espère, Monsieur, que je ne ferai pas de deshonneur à mon Père, en pensant avantageusement de Lord L.

*Sir Tb.* Et il ne se fera pas de deshonneur à lui-même, quelque fiers que ces gueux d'Ecosse soient de leurs Ancêtres, en pensant avantageusement d'une fille née de moi.

*Car.* Lord L. sans être un gueux, Monsieur, Milord regarderoit comme un honneur, Monsieur, ...

*Sir Tb.* Fort bien dit! continuez, continuez; pourquoi vous arrêtez-vous?... Il a bien raison.... Mais si Lord L. n'est pas un gueux pour ma fille, que ma fille ne soit pas une gueuse pour Lord L. Mais Lord L., dites-vous, regarderoit comme un honneur.... d'être quoi?... Votre mari, je suppose. Répondez

à ma quest... Où en sont les choses entre vous & Lord L.?

*Car.* Je ne puis, tel est mon malheur! dire rien qui puisse plaire à mon Père.

*Sir Tb.* Comme cette petite fille élude ma question!... Ne me la faites pas répéter.

*Car.* Je peux, j'espère, avouer sans honte, que j'aurois mieux aimé être...

Elle s'arrêta, en enfonçant son visage à moitié dans son sein; & je crois, dit Miss Grandison, qu'elle n'eut jamais l'air plus charmante.

*Sir Tb.* Mieux aimé être la femme de Lord L. que ma fille... Eh bien, Charlotte, quand commencerez-vous aussi à ne m'aimer plus? Quand commencerez-vous à regarder votre Père comme un obstacle à votre bonheur? Quand jetterez-vous vos yeux prévoyans sur un homme absolument étranger, pour le préférer à votre Père?... Mon rôle est fini, je suppose; je n'ai plus qu'à vous assigner la femme que vos Amans, comme on les appelle, vous diront nécessaire à leurs affaires, & puis à mourir. Vos Galans avec vous danseront alors sur ma tombe, & il ne fera pas plus question de moi, que si je n'avois jamais été... excepté dans l'esprit de votre frère.

Je ne pus, dit Miss Grandison, m'empêcher de prendre ici la parole. O Monsieur, que vous me déchirez! Est-ce que tous les Pères... Pardonnez moi, Monsieur...

*Sir Tb.* Je n'endure pas des impertinences. Je n'endure pas... Il s'arrêta là, en colère... Mais pourquoi, Caroline, éludez-vous ma question? Vous l'avez entenduë; répondez.

*Car.*

*Car.* Je serois indigne de l'attachement d'un homme tel que Lord L., si je desavouois mon estime pour lui. J'avouë, Monsieur, que j'estime Lord L. par-dessus tous les hommes que j'ai vu. Vous-même, Monsieur, vous ne l'avez pas mesestimé... Mon frère...

*Sir Tb.* Bon! nous y voilà à présent!... Vous avez la hardiesse.... Comment l'appellerai-je?... Mais j'ai estimé, & j'estime Lord L... mais en quelle qualité?... Non point comme mon gendre. Il s'est présenté comme ami de mon fils: je l'ai invité en cette qualité. Il ne vous connoissoit pas encore. Mais il n'est pas plutôt venu, lui, garçon, auprès de vous, encore fille, qu'il vous a fallu à tous deux, faire de cela un mariage. Vous étiez une fille obéissante; & il étoit un homme prudent; prudent pour son compte. Je crois que vous parliez tantôt de sa prudence. Il s'est adressé à vous, ou vous à lui, je ne sai pas lequel.... (ô que la pauvre Caroline pleuroit! dit Miss Charlotte; pour moi j'avois de la peine à m'empêcher de l'appeller barbare.) Et quand il se trouva sûre de vous, continua sir Thomas, c'est alors qu'on trouva bon de consulter votre fou de Père; & pourquoi? Seulement pour favoir ce qu'il voudroit faire pour deux personnes, qui ne lui avoient pas laissé le choix. Et voilà vos façons de faire à toutes: un pauvre Père doit être purement passif, ou on le regarde comme un Tyran.

*Car.* Monsieur, je ne reçus la déclaration de Milord, qu'à condition que vous approuveriez ses vuës. Lord L. ne demandoit non

K 5 plus

plus mon agrément qu'à cette condition.

*Sir Tb.* Quelle extravagance est cela ?... M'avez-vous laissé aucun moyen de suivre mes idées ?... Allons, Caroline, je veux vous éprouver. Je me propose de vous mener en ville. Un jeune homme de qualité m'a fait quelques ouvertures. Je crois que j'approuverai ses propositions. Je suis sûr que vous les approuverez aussi, si vous n'êtes pas prévenue pour un autre. Dites moi, êtes-vous encore, vous êtes-vous laissée dans la liberté d'avoir égard à ma recommandation ?... Pourquoi ne répondez-vous pas ?... Vous savez que vous n'avez écouté Lord L., qu'à condition que j'approuverois ses vûes; & votre Galant ne vouloit votre agrément qu'à cette condition. Allons, que dites-vous à cela ?... Quoi ! êtes-vous confondue ?... Vous avez raison, si vous ne pouvez répondre comme je le souhaite ! Si vous le pouvez, pourquoi hésitez-vous ?... Vous voyez, je m'en raporte à votre propre témoignage.

*Car.* Monsieur, il ne me convient pas de contester avec mon Père. Surement je n'ai pas voulu vous manquer... Surement je n'ai point fait de deshonneur à ma famille, en écoutant Lord L. sous la condition...

*Sir Tb.* Condition !... Quelle extravagance !... Quelle condition !... N'a-t-on pas exclu absolument mon choix ? Mais j'ai toujours trouvé que quand un homme s'abaisse à contester avec une femme, particulièrement sur certains points qui regardent plus la nature que la raison, il faut qu'il la suive dans une multitude de dé-  
tours,

tours, qu'il se trouve le plus loin du but quand il s'imagine en être le plus près; & qu'il est réduit enfin à s'arrêter tout hors d'haleine, à l'endroit d'où il étoit parti; pendant qu'elle gambade encore autour de lui, & est toute prête à lui faire recommencer une nouvelle course.

*Car.* J'espère...

*Sir Tb.* Point de vos esperances.... Je veux des certitudes. Puis-je... Allons, je vous amenerai au fait, si je peux, toute femme que vous êtes... Puis-je recevoir des propositions pour vous de quelque autre homme? Répondez moi, oui ou non. Ne prétendez pas en agir avec moi, comme les petites filles en usent avec les Pères ordinaires; me desobéir, & compter ensuite sur ma foiblesse pour vous pardonner. Je ne suis point un Père ordinaire. Je connois le monde; je connois votre sexe. J'y ai trouvé plus de folles, que je n'y en ai faites.... En effet, les hommes ne vous rendent pas, & n'ont pas besoin de vous rendre folles. La folie est enracinée chez vous: c'est une production naturelle du terroir; il ne faut que l'arroser un peu pour la faire pousser, & étouffer les plus belles fleurs que l'éducation a planté. Je n'ai pas trouvé une femme en ma vie que l'expérience des autres eut rendu sage. Mais répondez moi. Dites.... Pouvez-vous recevoir quelque nouvelle proposition, ou ne le pouvez-vous pas?

Caroline ne répondit que par ses larmes.

*Sir Tb.* Constante jusqu'à la mort, je suppose!... Ainsi vous sacrifiez donc la vraie vertu, l'obéissance à un Père, à la fidélité, à la con-